Ami du Clergé du 3 août 1950

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — **XXXI.** 13e Dimanche après la Pentecôte : Le salut par la foi, 225. — **XXXII.** 14e Dimanche : L'Esprit et la chair, 226.
Nativité de Notre-Dame. — Fête de gloire et de joie, 228.
A l'école des Saints. — Le martyre de S. Jean-Baptiste (29 août), 230.
Varia. — Discours de S. S. Pie XII : Quelques aspects de la question sociale, 231.

SIMPLES NOTES DOMINICALES
(13e Dimanche après la Pentecôte)

XXXI
LE SALUT PAR LA FOI

Mes frères,

Il y a deux manières de comprendre et de pratiquer la religion, deux manières qui se sont toujours opposées. La première consiste dans une observance rigoureuse,et même parfois ombrageuse, de la loi rituelle, c.-à-d des préceptes de la loi religieuse, mais sans véritable souci de vie intérieure. A cette simple description, vous devinez sans peine que c'est justement cette forme de religion que Notre-Seigneur a condamnée si sévèrement sous le nom de *pharisaïsme* et d'*hypocrisie*, d'un mot qui veut dire : *comédie*.

La seconde manière de comprendre et de pratiquer la religion, la seule qui soit agréable à Dieu, est la manière intérieure : celle qui joint à l'observation des commandements et des rites religieux, les sentiments profonds qui doivent les accompagner. Religion du cœur, religion de l'amour, religion de l'âme et non simplement religion de parade et superficielle. Aucune distinction n'est plus importante que celle-là et c'est elle que nous allons rencontrer dans nos textes liturgiques.

I. — *La collecte : Les trois vertus théologales*

Dès la collecte, l'Eglise nous met sur les lèvres une prière ardente pour obtenir ce que nous venons d'appeler la religion intérieure :

« O Dieu, tout-puissant et éternel, augmentez en nous la foi, l'espérance et la charité, et pour que nous méritions d'obtenir ce que vous promettez, faites-nous aimer ce que vous commandez ! »

Ces trois trésors incomparables : la foi, l'espérance, la charité, telles sont les vertus fondamentales qui constituent la religion vraie, la religion intérieure. Il ne suffit pas de les avoir identifiées, il faut bien se mettre dans l'esprit qu'elles doivent croître, monter, mûrir en nous tout le long de notre vie. Toute vie spirituelle en effet est une croissance. Il n'y a pas de vie sans mouvement. En matière de vertu, ne pas avancer c'est reculer ! Et voilà pourquoi nous demandons à Dieu d'*augmenter* en nous ces trois vertus.

II. — *L'Epître : La vie de la foi*

Ces simples observations vont s'éclairer et se confirmer par la lecture de l'épître. Elle est de S. Paul aux Galates, un peuple d'Asie Mineure que l'Apôtre avait amenés à la foi. Les Juifs, jaloux des succès de l'apostolat de S. Paul, essayaient de faire revenir les chrétiens convertis par lui aux pratiques de la Loi juive, en leur enseignant que sans l'observation intégrale de cette Loi, ils ne pouvaient faire leur salut. S. Paul s'élève avec force contre cette prétention. Son argumentation est la suivante : on vous dit que c'est la Loi qui sauve. Et moi, je vous dis que le seul Sauveur est Jésus-Christ, auquel nous adhérons par la foi, l'espérance et l'amour. Et la preuve, la voici : c'est que Dieu a fait son alliance avec Abraham, c'est qu'il a promis le salut à Abraham, en vue de la postérité d'Abraham, qui est Jésus-Christ. La Loi de Moïse n'existait pas au temps d'Abraham, puisque Moïse n'a promulgué sa Loi que 430 ans après Abraham. Cette loi ne fut faite que pour réprimer les écarts des Israélites et les préserver des erreurs et des abominations du paganisme des peuples voisins. Mais ce n'est pas la Loi qui conduit au salut, c'est la foi.

Ne nous y trompons pas, ce qui était en jeu, dans cette discussion de S. Paul avec les Galates et les autres convertis de son temps, c'était tout l'avenir du christianisme. Si en effet la religion chrétienne était restée attachée aux pratiques légales du judaïsme, elle n'aurait jamais pu conquérir l'univers, elle serait restée une forme, une secte du judaïsme. Ce fut la doctrine du salut par « la foi qui agit dans l'amour », qui ouvrit les portes à toutes les âmes de bonne volonté, éclaira les intelligences, conquit les cœurs et permit ainsi au christianisme, à travers les persécutions, les oppositions, les épreuves de toute nature, de gagner les âmes et de parvenir jusqu'à nous! Ce n'est pas une religion purement rituelle, une religion étriquée et sans âme, qui peut enthousiasmer les esprits, et ce n'est pas elle qui plaît à Dieu. Jésus le disait aux pharisiens : « Allez apprendre ce que signifie cette parole : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice* », (Jésus a dit deux fois cette parole, preuve qu'il y attachait grande importance ; voir S. Matthieu, IX, 13 et XII, 7).

Et nous pourrions traduire cela en langage moderne : « Ce que je vous demande, ce n'est pas seulement l'assistance régulière à la messe et l'accomplissement du devoir pascal, mais c'est la charité, c'est l'amour de Dieu et de votre prochain, c'est le souci de votre croissance spirituelle continue ».

III. — *L'Evangile : L'amour reconnaissant*

L'Evangile nous présente une application particulière des principes que nous avons rappelés.

Il s'agit de la conduite de dix malheureux lépreux, que Jésus rencontra dans un village aux frontières de la Galilée et de la Samarie. Rejetés de la société commune, par la crainte de la contagion, ils n'avaient d'autre recours que de vivre ensemble, quand ils le pouvaient. Ils erraient loin des centres habités qui leur étaient interdits sous peine de mort. Ils se tiennent donc éloignés de Jésus, parce qu'il leur était sévèrement défendu d'approcher des bien-portants. Ils lui crient leur misère : «Jésus, Maître, ayez pitié de nous ! » Touchante prière, dans sa simplicité. Elle ne détaille rien, mais elle contient tout. Dieu sait bien ce qui nous manque. Inutile de le lui dire, « Ayez pitié de nous ! » Cela suffit. C'est ainsi que l'Eglise nous fait encore prier, notamment dans le *Kyrie eleison,* qui signifie précisément : « Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Jésus exauce la prière qui lui est faite. Il crie aux lépreux : « Allez vous montrer aux prêtres ! » C'était leur dire : vous êtes guéris, il ne vous reste plus qu'à faire constater votre guérison par les autorités religieuses, afin de pouvoir, avec un certificat de leur part, reprendre votre place dans la société de vos compatriotes.

Les lépreux obéirent donc, et pendant qu'ils se rendaient auprès des prêtres, ils se trouvèrent guéris. Mais c'est ici que la diversité des esprits se laisse bien voir. Ces dix lépreux avaient eu confiance en Jésus. Tous, ils l'avaient imploré, tous ils avaient éprouvé le bienfait de son intervention miraculeuse. Or, chose à peine croyable et cependant bien humaine, sur les dix il ne s'en trouva qu'un seul pour songer à remercier le bienfaiteur qui les avait tous délivrés de leur affreuse maladie !

Un seul sur dix! Les autres n'avaient donc dans leur confiance envers Jésus, considéré que leur profit ! Une fois cela obtenu, ils ne pensent plus à rien. Ils sont bien l'image de ces chrétiens superficiels qui prient quand ils sont dans la détresse ou dans le danger, qui implorent le secours divin aux jours d'épreuve, en temps de guerre par exemple ou dans la maladie, mais qui négligent leur religion et leur vie spirituelle dès que le danger est passé, dès que la maladie est guérie et que la prospérité ou la paix sont revenues ! Et Jésus fait bien ressortir l'anomalie d'une telle conduite, chez les oublieux et les ingrats. Prenant la parole, il dit :

« Est-ce que les dix n'ont pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est trouvé qu'un seul qui soit revenu et qui ait rendu gloire à Dieu, et celui-là était un étranger, un Samaritain ! » Et il ajouta : « *Lève-toi et va, car ta foi t'a sauvé !* »

* *

Ce ne sont pas les observances rituelles qui sauvent, c'est la foi, c.-à-d. un attachement profond et intime à Jésus-Christ, unique Sauveur, au moyen des vertus que nous avons énumérées et qui sont toutes trois indispensables au salut : la foi, l'espérance et la charité. Ne soyons pas surpris de retrouver, chaque dimanche, les mêmes leçons, sous une forme ou sous une autre. Dimanche dernier, c'était déjà notre conclusion : tout se résume dans cette parole capitale : *Tu aimeras !*

La religion est un grand amour ou elle n'est rien. Aimons donc de tout notre cœur. Ainsi soit-il.

(14e Dimanche après la Pentecôte)

XXXII

L'ESPRIT ET LA CHAIR

Mes frères,

La sainte liturgie met aujourd'hui sur nos lèvres des expressions saisissantes et qui nous préparent admirablement à comprendre les graves leçons contenues dans l'épître et dans l'évangile de ce dimanche.

« O Dieu, notre protecteur, jetez les yeux sur nous, disons-nous dès l'Introït, et regardez la face de votre Christ, car un jour passé dans vos parvis vaut plus que mille autres !... »

Nous retrouverons une pensée analogue sur les lèvres de Jésus dans un instant. Mais c'est surtout la collecte qui est implorante et qui fait l'aveu de notre impuissance totale sans Dieu :

« O Seigneur, dit-elle, gardez votre Eglise par l'assistance continuelle de votre miséricorde et, *puisque sans vous la faiblesse humaine ne peut que faillir,* daignez par votre secours la préserver de tout ce qui peut lui nuire et la diriger vers tout ce qui lui est salutaire. »

Le drame de la vie humaine, la nécessité du secours divin, le caractère indispensable de la religion, qui nous rattache à Dieu et nous obtient son aide, tout est indiqué dans cette prière. Mais d'où vient donc et en quoi consiste cette faiblesse ou, pour mieux dire, cette impuissance humaine ? C'est ce que l'épître et l'évangile vont nous dire.

I. — *Epître : Les fruits de la chair et de l'esprit*

C'est encore un passage de la lettre de S. Paul aux Galates. L'Apôtre a sous les yeux le spectacle de la déchéance morale due au paganisme, l'étalage des passions humaines, la corruption universelle qui est le caractère de la société de son temps. En face de cette vision déplorable, dont malheureusement certains traits ont réapparu de notre temps, et qu'un historien célèbre résumait en disant qu'en dehors du christianisme « l'humanité était un coupe-gorge et un mauvais lieu », S. Paul s'adresse hardiment aux disciples du Christ, convertis par lui, et il les somme de lutter *par l'esprit contre la chair.* C'est que nous sommes tous des êtres doubles, nous

sommes des âmes mais aussi des corps, nous sommes chair et esprit. C'est l'éternelle condition de l'homme. Chair et esprit, matérialisme et spiritualisme, athéisme et foi en Dieu, tels sont les deux pôles des puissances qui agissent en nous.

Relisons donc posément la page de cette épître. « Mes frères, marchez selon l'esprit et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair... »

Marchez, c'est-à-dire : avancez, progressez, vivez, montez par l'esprit, pour ne pas régresser, descendre, déchoir par la chair.

A quoi conduit en effet la chair ? Quels sont ces désirs que S. Paul appelle « les désirs de la chair » ?Il ne nous laisse pas le souci de les chercher. Il en fait lui-même l'énumération formelle et complète. Le tableau qu'il dresse est coloré et vivant. Il décrit l'homme sans Dieu tel qu'il le voit et il le voit tel qu'il est. « Or, dit-il, les œuvres de la chair sont manifestes : c'est la fornication, — c.-à-d. la précoce débauche, — l'impureté, l'impudicité, la luxure ». Ces quatre mots qui sont, sous sa plume, presque synonymes ou en tout cas strictement complémentaires les uns des autres, renferment toutes les violations de la loi de Dieu, qui est la loi de nature, concernant la vie sexuelle, tous les abus qui vicient à la source même les forces de vitalité de la race et qui aggravent, si l'on peut dire, le poids du péché originel commun à toute la postérité d'Adam et d'Eve.

Mais S. Paul ne s'en tient pas là. Après avoir condamné l'impudicité sous toutes ses formes, il condamne tous les autres instincts de la chair : le culte des idoles, car c'est en conformité avec les mauvais instincts de la nature que les hommes, abandonnant la majesté et la gravité de la religion primitive, s'étaient fabriqués des idoles pour diviniser leurs passions mêmes. Et il condamne encore les maléfices ou actes de sorcellerie contre le prochain, les haines, les jalousies, les querelles, les rancunes, les rixes, les divisions, l'envie, les meurtres, l'ivrognerie, les débauches de la table, et toutes les choses semblables. Autant dire qu'il condamne en bloc toute la société païenne de son temps et de tous les temps, sans en excepter le nôtre ! Et il prononce cette sentence catégorique : « Je vous déclare comme je l'ai déjà fait que ceux qui commettent ces actions ne seront point les héritiers du royaume de Dieu ! »

Puis il dresse le tableau des vertus de l'homme nouveau, du croyant sincère, du chrétien digne de ce nom : « Les fruits de l'esprit, dit-il, sont : la charité, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté. l'indulgence, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté... »

Tel est notre idéal, tel est le programme de vie qui doit être le nôtre, le but de nos prières, de nos efforts, de nos luttes quotidiennes, et S. Paul de conclure : « Ceux qui sont au Christ, c.-à-d. qui professent la religion du Christ, ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises. » Telle est la définition du chrétien ! A nous, à chacun de nous de voir si elle s'applique en nous-mêmes.

II. — *L'Evangile : Dieu ou l'argent*

La page d'évangile est dans la même ligne que l'épître. Mais N.-S. prend les choses par un autre biais. Toujours le dilemme entre la chair et l'esprit ; mais Jésus lui donne cette forme : *Dieu ou l'argent !* Et il dit : choisissez !

Que l'argent, ici, représente la chair, alors que Dieu représente l'esprit, c'est ce dont nul ne peut douter. Pourquoi en effet aime-t-on l'argent, sinon parce que sa possesison permet de satisfaire tous les désirs de la chair ? Pourquoi Dieu condamne-t-il la passion de l'argent ? Parce que cette passion remplace dans le cœur de l'homme le culte de Dieu par le culte d'une idole : la richesse, parce que, dans cette idole, on ne cherche que la jouissance sensible, l'orgueil, la cupidité, le bien-être matériel, en un mot tout ce qui est à l'opposé des sublimes ascensions de l'esprit.

Jésus n'est pas moins catégorique que saint Paul dans sa réprobation : « Nul ne peut servir deux maîtres, dit-il, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. » Et il condense toute sa pensée en cette formule frappante : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent ! »

Remarquons d'abord que, selon Jésus, il n'y a pas d'échappatoire à ce dilemme. Ceux qui s'affranchissent de la loi de Dieu s'imaginent parfois qu'ils seront libres ! Quelle erreur ! L'homme a toujours un maître. Si ce n'est pas Dieu, ce sera l'argent, si ce n'est pas l'esprit ce sera la chair, si ce n'est pas la foi en la vie future, ce sera la foi en la vie présente, ce sera le matérialisme dont nous voyons autour de nous les ravages continuels, matérialisme pratique, chez ceux qui ne pensent qu'à leur corps et à la vie terrestre, sans s'occuper de leur âme, matérialisme doctrinal, bien plus redoutable encore chez ceux qui adhèrent aux erreurs d'un parti que je n'ai pas besoin de nommer du haut de cette chaire.

L'ensemble de l'évangile de ce jour laisse voir cependant que Jésus, parlant aux Juifs de son temps, n'a pas devant lui une société aussi corrompue que celle à laquelle s'adressait S. Paul. Les Juifs étaient supérieurs aux païens, dans l'ensemble, par une certaine tenue morale, au moins en apparence. Mais la plupart d'entre eux vivaient terre-à-terre, dans des préoccupations mesquines : Que boirons-nous ? Que mangerons-nous ? De quoi nous vêtirons-nous ? Et ils ne pensaient pas avant tout à leur âme, c.-à-d. à Dieu et au service de Dieu ! C'est cela que Jésus leur reproche et ses paroles pourraient, hélas ! s'appliquer à un certain nombre de chrétiens de nos jours, dont les pensées sont un peu ce que nous venons de décrire, avec Jésus-Christ lui-même.

* *

D'un grand coup d'aile, comme il le fait toujours, le divin Maître met les choses au point en une formule qui doit rester gravée à jamais dans tous les cœurs : « *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice* — c.-à-d. sa sainteté, — *et tout le reste vous sera donné par surcroît !* »

Mais c'est bien ici qu'il faut se rappeler la pensée par laquelle nous avons commencé ce commentaire des textes liturgiques du jour : à savoir notre totale impuissance sans le secours de Dieu : prions-le donc de venir à notre aide et d'accomplir en nous ce qu'il réclame de nous. Ainsi soit-il.

NATIVITE DE NOTRE-DAME

(8 septembre)

FÊTE DE GLOIRE ET DE JOIE

Mes frères,

En cette Année Sainte 1950, qui a vu la canonisation de Bartolomea Capitanio, la fondatrice des Sœurs de la Charité de Lovère, il y avait à Milan un pèlerinage à faire, celui de la chapelle de la Maison Mère de cette grande famille religieuse. On y vénère une peinture de la *Santa Bambina,* de la Vierge enfant, qui est un ravissement. Derrière l'image de la petite Vierge emmaillotée et couronnée dans son berceau, une nuée d'anges qui contemplent, jouent de la trompette, portent des insignes symboliques, le lis et un sceptre.

Et quoi, dira-t-on, en effet les anges ont chanté sur le berceau de Jésus. Mais de la naissance de la Sainte Vierge, l'Evangile ne nous dit rien. N'est-ce pas fantaisie de l'imagination que cette féerie autour de la *Santa Bambina ?* S. L.-M. Grignion de Montfort, le grand docteur de la dévotion à la Sainte Vierge, n'a-t-il pas écrit que « les anges se demandaient souvent les uns aux autres : « *Quæ est ista,* qui est celle-là ? » Parce que le Très-Haut la leur cachait ou, s'il leur en découvrait quelque chose, il leur en cachait infiniment *davantage.* » *(Traité,* n° 3).

C'est vrai, les anges ne purent connaître dès l'abord l'avenir de cette petite. Mais ils contemplèrent en elle assez de merveilles d'âme pour admirer, s'étonner et chanter. Même ils pouvaient saluer en elle leur Reine, comme le porte la banderole qu'ils déploient au-dessus de son berceau : *Ave, Regina cœlorum !*

Surtout cette descente angélique sur la Santa Bambina doit nous faire penser à la grande fête du ciel à la naissance de celle qui serait la Mère du Sauveur. Le cantique que les anges ont chanté dans le ciel de Bethléem sur la crèche de l'Enfant Jésus a dû déjà retentir sur les collines éternelles en la Nativité de la Bienh. Vierge Marie : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux... » Car la Nativité préludait à l'ordre nouveau qu'inaugurait la naissance du Sauveur.

Oui, dès la naissance de Marie, il y a *gloire à Dieu dans les cieux* et *paix aux hommes sur la terre.*

I. — *Gloire à Dieu dans les cieux*

Depuis le péché d'origine, — depuis combien de milliers d'années ? — tous ceux qui sont venus au monde, même les plus grands parmi les patriarches, les prophètes, les justes : Abraham, Moïse, le saint homme Job, sont nés ennemis de Dieu, dépouillés de sa grâce, privés de cette splendeur divine dans laquelle Dieu avait voulu l'homme, le chef-d'œuvre de sa création. « *Ecce in iniquitatibus conceptus sum :* j'ai été conçu dans l'iniquité », se lamentait David, interprète de tous ceux de sa race et de tous ceux de la race humaine. Dieu aurait sa revanche, et magnifique : *ô felix culpa,* mais enfin jusqu'ici sa gloire était tenue en échec par l'émancipation d'Adam et d'Eve et de leur descendance qui avait miné ses plans primitifs sur l'humanité.

Mais voici que celle qui naît aujourd'hui fait son apparition dans le monde, sans tache et plus belle qu'Adam et Eve au jour de leur création. Depuis le premier instant de sa conception, depuis toujours, elle est ainsi toute belle et sans tache : *tota pulchra es et macula non est in te.* En effet Dieu retrouve la créature idéale telle qu'il l'avait d'abord conçue, toute rayonnante de sa propre beauté.

C'est même un chef-d'œuvre où il se dépasse, dirions-nous. Il y a dans cette enfant, nous assurent nombre de docteurs et de saints, une telle plénitude de grâce que sa sainteté initiale laisse loin derrière elle les plus hautes saintetés du passé et de l'avenir et même tout ce qu'elles réalisent ensemble de perfection. Jamais Dieu ne sera connu, aimé, obéi comme il l'est déjà par le petit cœur de cette *bambina* que Ste Anne vient de mettre au monde.

Et comme la gloire de Dieu est qu'il soit connu, aimé et servi, comment ne retentirait pas à cette minute dans le ciel le *Gloria in excelsis Deo* de la nuit de Bethléem ? Sur la terre, aux prodiges qui accompagneront la circoncision et l'imposition du nom de Jean, on demandera : que sera cet enfant plus tard? Si rien de prodigieux n'a marqué ici-bas la naissance de la Bienh. Vierge Marie, il y eut dans le ciel et d'abord dans le cœur de Dieu, gloire, bonheur, triomphe de la volonté souveraine du Très-Haut enfin faite et entièrement dans cette enfant, premier trophée de la rédemption promise.

Dieu qui avait créé l'homme à son image et à sa ressemblance peut enfin se regarder dans cette âme comme dans un miroir. Il s'y retrouve aussi parfaitement qu'il est possible dans une pure créature. La réalisation est à la mesure et sur le type exact qu'il a conçu et voulu.

Au fur et à mesure qu'elle grandira il fera en elle d'autres merveilles et de plus grandes, celle surtout de sa maternité divine. Mais elle est déjà la perfection de ce qu'elle pouvait et devait être à ce moment, à son apparition en ce monde. Ses desseins d'amour sur elle ne sont ni déçus, ni frustrés du moindre de ses bons plaisirs.

Montfort écrira que dans le cours de son existence, Marie « a donné plus de gloire à Dieu par la moindre de ses actions, par exemple en filant sa quenouille, en faisant un point d'aiguille, qu'un S. Laurent sur son gril, par son cruel martyre, et même que tous les saints par leurs actions les plus héroïques... qu'elle a donné plus de gloire à Dieu que tous les anges et les saints lui en ont donné ni ne lui en donneront » *(Traité,* n° 222). Ce que ce grand dévot de Marie écrit de la suite de l'existence de la Sainte Vierge, il faut le dire de sa naissance : jamais naissance d'une pure créature n'a apporté tant de gloire à Dieu que la nativité de l'Immaculée et de la Toute Pure. C'est l'apparition sur terre du chef-d'œuvre de Dieu, de « celle qu'il a possédée au commencement de ses voies, de celle qu'il avait en vue en jetant les fondements de la terre, de celle qu'il avait toujours présente à sa pensée et à son cœur », comme nous le dit l'épître de la messe, cette belle page du livre de la Sagesse que l'Eglise elle-même applique à la T. S. Vierge.

II. — *Paix aux hommes sur la terre*

En même temps que la gloire à Dieu dans les cieux, les anges pouvaient chanter sur le berceau de la *santa Bambina,* la paix aux hommes de bonne volonté sur la terre.

Il est même remarquable que ce soit la pensée dominante de la liturgie de cette fête de la Nativité.

Nous lui chantons : « Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, apporte la joie au monde entier, car c'est de vous qu'est né le soleil de justice, le Christ notre Dieu, qui a fait cesser la malédiction et a apporté la bénédiction, et qui en triomphant de la mort nous a donné la vie éternelle » (Ant. de *Magnificat,* IIes Vêpres).

Et nous prions : « Daignez, Seigneur, accorder à vos serviteurs le don de la grâce céleste, afin que ceux pour qui l'enfantement de la Bienheureuse Vierge a commencé le salut, obtiennent de la fête sacrée de sa Nativité un accroissement de paix » *(Oraison).*

Avec la naissance de la T. S. Vierge se lève en effet sur le monde l'aurore de son salut. Déjà ce salut a commencé à se réaliser en cette petite qui vient au monde. Dès sa conception, en prévision de la mort de son Fils, la T. S. Vierge a été rachetée d'une façon unique : elle n'a pas été purifiée, mais préservée. Et depuis la paix habite son âme et ne la quittera plus, même aux jours tragiques de la passion, cette paix que Dieu donne et que le monde ne peut donner.

Et ce salut réalisé en Marie est désormais déclenché pour toute l'humanité. Sans doute il y faudra l'immolation de Jésus sur la croix, puisque nous sommes rachetés au prix de son sang. Mais à cause de la confirmation en grâce de la Vierge et l'irrévocable volonté de son Fils d'être obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, sans pourtant qu'il soit porté atteinte à la liberté de la Mère et du Fils, la rédemption du monde est en cours et les desseins de Dieu sont sûrs d'aboutir.

Avant le Calvaire, quand la rédemption est encore à accomplir, dès la naissance du Sauveur, les anges peuvent annoncer cette paix comme une promesse très ferme. Pareillement avant la naissance de Jésus, dès la naissance de sa Mère, cette paix est désormais assurée à tous les hommes de bonne volonté : rien ne détournera la vie de la T. S. Vierge de la droite ligne que sa vocation lui tracera, comme rien ne fera dévier Jésus de l'offrande faite en son cœur au jour de l'Incarnation : voici que je viens pour faire votre volonté.

Sans doute la terre qui doit en bénéficier ignore son bonheur. Personne ne semble avoir été mis dans le secret, comme le furent Elisabeth, les bergers et Siméon à l'avènement de Jésus. « Ses parents même ne la connaissaient pas », écrit Montfort *(Traité,* 5), c'est-à-dire ne connaissaient pas l'avenir de Dieu sur leur enfant.

Mais ces desseins de Dieu étaient en voie d'exécution. La naissance de celle qui sera la Mère du Sauveur en marque le départ. Le branle est désormais donné. Pour nous, à qui il est donné de connaître ce déroulement des voies de Dieu, comment ne pas marquer cet anniversaire et ne pas le saluer comme l'aurore de notre salut ? Comment ne pas nous réjouir en cette nativité qui fait poindre sur le monde l'aube nouvelle ? Comment ne pas demander un accroissement de cette paix dont la naissance de Marie comme celle de Jésus nous apporte la promesse ?

Dans la suite des temps la T. S. Vierge se verra décerner le titre de « Reine de la Paix » que Benoit XV introduira un jour jour dans ses litanies à cause de ses interventions manifestes pour redonner aux pauvres hommes qui ne cessent de s'entretuer cet apaisement tant désiré des haines et des ambitions. Mais déjà dès son berceau cette petite mérite ce nom. Elle porte avec elle la promesse et le gage de cette réconciliation de l'homme avec Dieu qui est la seule garantie de toute paix véritable et durable ; les traités de paix sont bons, mais ils n'ont d'avenir qu'à la condition que les hommes se regardent comme les fils du même Père qui est au ciel et comme frères qui doivent s'aimer comme il nous a aimés.

* *

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » ; chantons ainsi, dans notre cœur, en cette fête de la Nativité.

C'est le moyen de nous unir à la gloire et à la joie du ciel, *gaudium erit in cœlo,* en la naissance de la Mère de Dieu et c'est le moyen de faire descendre dans nos âmes cette paix divine qu'elle annonçait ; de nous rappeler tout ce que cette date portait déjà d'espoir ; de nous redire et de mieux sentir l'intime connexion qui existe entre la glorification de Dieu et la paix des hommes.

Il arrive souvent qu'une mélodie ou un bout de couplet chante en nous toute une journée et soit comme l'expression inconsciente de l'état de notre âme. Les saints nous invitent à vivre du bouquet spirituel de notre méditation du matin. Il y a de ces devises qui sont comme un coup de clairon et un entraînement. Aujourd'hui, ce message angélique de la nativité de son Fils sera tout cela dans notre vie d'union à Dieu. Il est une de ces formules qui résume le mieux toute la richesse de ce mystère.

Et puisque c'est le tableau des Sœurs de la Charité de Lovère qui nous a inspiré cette méditation, la *Santa Bambina* de Milan fêtée par le chœur des anges, nous aimerons aussi à lui redire en cette anniversaire la prière de leur sainte fondatrice, Bartolomea Capitanio, que Pie XII vient d'élever sur les autels : « J'espère tout de vous, chère *Bambina et Mamma...* De votre berceau, élevez votre tendre main et bénissez-moi ! »

A L'ECOLE DES SAINTS

Le martyre de saint Jean-Baptiste

(29 août)

Mes frères,

L'ange avait annoncé à Zacharie au sujet de son enfant prédestiné : « Beaucoup se réjouiront de sa naissance » (Luc, I, 14). Et encore aujourd'hui la prophétie s'accomplit.

Pourtant, l'Eglise qui, par exception, a consacré le jour de la naissance de S. Jean, parce que ce fut une naissance immaculée, a voulu consacrer également sa mort. Pour lui aussi, c'est le *dies natalis...,* un jour de naissance empourpré de sang. Elle nous invite à commémorer ce glorieux martyre.

Nous en rappellerons l'*histoire* et la *leçon.*

I. — *Histoire et martyre de S. Jean-Baptiste*

Hérode Antipas, gouverneur de la Galilée et de la Pérée, célébrait son anniversaire. Un banquet avait réuni au palais les grands du royaume. Des danses avaient ajouté aux plaisirs de la table. Salomé, la fille d'Hérodiade, l'épouse illégitime d'Hérode, avait exécuté un pas de danse dont toute la société s'était déclarée ravie.

Flatté, Hérode avait voulu témoigner hautement son admiration et sa joie à la brillante danseuse. Il lui avait dit devant tous les convives : « Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai. » Et même, mis en train sans doute par le banquet et dans le premier mouvement de l'enthousiasme, il avait engagé sa parole : « Tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai, serait-ce la moitié de mon royaume. »

La fille d'Hérodiade prit l'avis de sa mère. Celle-ci n'hésita pas : « Il me faut la tête de Jean-Baptiste. »

A cette date, Jean ne prêchait plus dans la vallée du Jourdain. Il était dans les fers, victime de son attachement à la défense de la vérité et de la morale. Lors d'un voyage à Rome, Hérode avait répudié son épouse et enlevé la femme de son frère Philippe, qui était aussi sa nièce. Courageusement Jean-Baptiste avait protesté contre ce scandale de l'adultère et de l'inceste : « Il ne vous est pas permis d'avoir pour épouse la femme de votre frère. » A dater de ce jour Hérodiade avait poursuivi le prophète de sa rancune et de sa haine : Jean-Baptiste avait été arrêté, enchaîné, incarcéré. Pourtant, jusqu'ici, la malveillance d'Hérodiade n'avait pu avoir raison de la résistance d'Hérode aux mesures extrêmes. Malgré ses passions, le tétrarque avait de l'estime pour Jean-Baptiste ; une certaine crainte superstitieuse à l'égard de cet homme de Dieu et du risque d'ameuter le peuple qui avait suivi Jean-Baptiste.

Mais cette fois l'occasion était trop belle pour Hérodiade. Elle ne la laissa pas échapper ; elle souffla à sa fille ses exigences.

Fidèle interprète des volontés maternelles, « sur-le-champ et en hâte », note S. Marc, avec une hâte qui trahit la fièvre de l'impatience et de la cruauté féminines, Salomé traduisit la requête de sa mère : « Je veux qu'ici-même et tout de suite, vous me donniez sur un plat la tête de Jean-Baptiste. »

Intérieurement l'âme d'Hérode s'émeut. Pouvait-il soupçonner ce sadisme : la tête d'un homme sur un plat en fin de banquet et de soirée ? Pouvait-il penser qu'une jeune fille de l'âge de Salomé n'eut pas autre chose à lui demander. Mais il avait donné sa parole publiquement. Il n'eut pas la force de caractère de repousser les exigences cruelles de la belle danseuse.

Tout se fit selon le désir d'Hérodiade, avec une rapidité que rend nettement le sobre récit évangélique : « Un garde fut dépêché avec ordre d'apporter sur un plat la tête de Jean-Baptiste. Le garde décapita Jean dans la prison. Et il apporta la tête sur un plat et la donna à la jeune fille et la jeune fille la donna à sa mère » (Marc, VI, 27-28).

La rancune féminine était assouvie. Car c'est bien cela qui est au principe de ce drame, comme l'a noté depuis longtemps S Augustin : *Odium peperit veritas.*

Mais rancune contre le vengeur de la sainteté du mariage. C'est ce qui donne à ce martyre sa note spéciale, comme à celui de S. Jean Népomucène d'avoir attesté de façon éclatante le secret de la confession. Et c'est aussi ce qui fait son enseignement particulier.

II. — *Enseignement du martyre de S. Jean-Baptiste*

Et leçon d'une opportunité brûlante. La sainteté du mariage n'est-elle pas battue en brèche de toute part à notre époque et presque dans tous les pays, même chrétiens, par les lois et par les mœurs ?

Sa dignité de sacrement est abaissée devant le contrat civil, qui compte seul devant la loi, chez bien des peuples.

Son indissolubilité a été rompue depuis des années par le divorce, institution criminelle qui prétend briser l'imbrisable, et qui est passée à ce point dans les mœurs qu'elle n'étonne plus.

Ses fins sublimes, qui associaient l'homme à l'œuvre la plus belle de Dieu, ont été détournées au profit des satisfactions égoïstes des passions. Par la faute des hommes, les desseins d'amour de Dieu sur des milliers et des milliers d'êtres n'aboutissent pas.

Des défenseurs se lèvent ; la voix de l'Eglise se fait entendre : le Souverain Pontife, il n'y a pas vingt ans, le 31 décembre 1930, dans sa lettre « *Casti Connubii* » adressée à tout l'univers, rappelait au monde les lois imprescriptibles de la morale éternelle du mariage. Mais le monde distrait et emporté par la vie enfiévrée du jour et plus soucieux de ses intérêts matériels immédiats que des glorieuses destinées de la race, n'entend plus la voix du chef pourtant propagée dans toutes les églises par la prédication chrétienne.

Il faut que se lèvent d'autres témoins, les témoins de la vie ou de l'exemple, des chrétiens et des chrétiennes qui auront le courage d'aller jusqu'au bout de leur devoir d'état, qui en feront rayonner autour d'eux les grandeurs et les joies, qui forceront le monde par leurs sacrifices personnels, à s'incliner devant la vérité et le devoir.

Et voilà pourquoi l'exemple et les mérites de la décapitation de S. Jean-Baptiste sont d'une brûlante actualité.

Ce martyre rappelle aux chrétiens l'obligation où ils sont de confesser leur foi à la morale éternelle. Dieu ne demande pas de tous le témoignage du sang ; mais de tous il exige le *témoignage de la vie.* Et cette façon plus obscure d'être le témoin de la vérité requiert souvent une force d'âme égale à celle du martyre sanglant, à cause de sa continuité et de son retour quotidien. Il est tonique pour tous de regarder vers les héros. Les fréquenter, par la méditation ou la réflexion, dispose et habitue aux attitudes courageuses. Et quand il s'agit de ce héros qui s'appelle de son vrai nom un saint, on peut attendre de lui autre chose que le stimulant de l'exemple, la grâce intérieure que nous valent ses mérites et son intercession.

* *

Quand ils apprirent le martyre de leur maître, les disciples de S. Jean vinrent demander son corps pour l'ensevelir honorablement. Ils firent mieux que de lui rendre ce témoignage extérieur de vénération. On honore vraiment les saints par la mise en pratique de leurs plus ardents désirs.

Jean avait eu pour mission de préparer les voies au Messie, d'orienter vers lui ses contemporains, de les conduire au Christ. Saint Mathieu rapporte que les disciples du Précurseur allèrent prévenir Jésus de la mort du Prophète. « Et peut-être plusieurs vinrnt-ils non pas seulement pour apporter des nouvelles, mais pour se ranger parmi les disciples de Jésus » (Dom Delatte, *L'Evangile de N.-S. Jésus-Christ,* p. 381).

Que le souvenir du martyre de S. Jean produise encore cette grâce dans le monde de multiplier les vrais disciples du Christ, les disciples de toute sa loi, sans en excepter un article, quelque sacrifice qu'il puisse en coûter à la sensualité et à l'égoïsme. Ainsi soit-il.

VARIA

DISCOURS DE S. S. PIE XII au Congrès international des études sociales de l'Université de Fribourg [1]

QUELQUES ASPECTS DE LA QUESTION SOCIALE

Nous vous adressons Notre salut de bienvenue, membres du Congrès international d'études sociales et de l'Association internationale sociale chrétienne, et Nous éprouvons un plaisir tout particulier à vous l'exprimer ici, en l'Année Sainte. Cette rencontre est plus qu'une heureuse coïncidence : elle est, de votre part, la manifestation de vos propres dispositions ; elle est pour Nous le fondement d'une joyeuse espérance que vos délibérations et vos résolutions contribueront, dans une large mesure, à faire mûrir les beaux fruits que Nous nous promettons de cette année de retour et de réconciliation universelle, à savoir, le renouvellement et l'épanouissement, dans la grande communauté humaine, de l'esprit de justice, d'amour et de paix.

* *

C'est, en effet, dans l'absence ou le déclin de cet esprit qu'il faut voir une des principales causes des maux dont souffrent, dans la société moderne, des millions d'hommes, toute l'immense multitude de malheureux, que le chômage affame ou menace d'affamer. C'est sur leur misère, sur leur découragement, que table l'esprit du mal, en vue de les détourner du Christ, le vrai, l'unique Sauveur, de les jeter dans le courant de l'athéisme et du matérialisme, pour les engager dans des mécanismes d'organisations sociales en contradiction avec l'ordre établi par Dieu. Eblouis par la lumière aveuglante de belles promesses, par l'audacieuse affirmation de succès incontrôlables, ils sont bien tentés de s'abandonner à de faciles illusions, qui ne peuvent manquer de les mener à de nouvelles et effroyables déflagrations sociales. Quel réveil leur ménage la réalité, après ces beaux rêves dorés !

Seule, la coalition de tous les gens de bien du monde entier pour une action de grande envergure, loyalement comprise et en parfait accord, peut apporter le remède. Plus de ces œillères qui rétrécissent le champ visuel et réduisent le vaste problème du chômage à tenter simplement une meilleure distribution de la somme des forces physiques individuelles de travail dans le monde !

Il faut regarder bien en face, dans toute son ampleur, le devoir de donner à d'innombrables familles, dans leur unité naturelle, morale, juridique, économique, un juste espace vital répondant, fût-ce dans une mesure modeste, mais tout au moins suffisante, aux exigences de la dignité humaine.

Arrière les préoccupations égoïstes de nationalité et de classe, qui puissent gêner le moins du monde une action loyalement entreprise et vigoureusement menée, dans la conspiration de toutes les forces et de toutes les possibilités sur toute la surface du globe, dans le

[1] Prononcé le 3 juin 1950. Trad. dans *Doc. Cath.*, 2 juillet 1950.